

Historique des quartiers

Avec la collaboration d'André Roy | Historien



Vieux-Québec

C'est à l'intérieur des limites du quartier Vieux-Québec–Cap-Blanc–Colline parlementaire que débute la présence française en Amérique du Nord. Le secteur Vieux-Québec est composé d'une partie haute et d'une partie basse. Il est bordé à l'est par l'autoroute Dufferin-Montmorency, l'avenue Honoré-Mercier jusqu'à la Grande Allée, les fortifications, la Citadelle, et le bas de la falaise jusqu'au fleuve à la hauteur des installations de la Garde côtière, au nord par la rivière Saint-Charles jusqu'à son embouchure, à l'est et au sud par le fleuve Saint-Laurent. La partie haute, formée du Vieux-Québec *intra-muros* et de la partie comprise entre les fortifications et l'avenue Honoré-Mercier, correspond au territoire de la paroisse Notre-Dame-de-Québec. La partie basse est formée de l'ancienne paroisse de Notre-Dame-des-Victoires et de parties des paroisses de Notre-Dame-de-la-Garde et de Notre-Dame-de-la-Paix.



© Sabrina G.

C'est au bas du promontoire de Québec que Samuel de Champlain bâtit en 1608 une habitation et un comptoir de traite. Le territoire se développe très lentement et les premières rues sont tracées dans les années 1650 près de la place Royale, ce secteur où prédominent les activités commerciales et portuaires. Vingt ans plus tard, à l'instigation de Jean Talon¹, un nouveau noyau urbain se développe près de l'embouchure de la rivière Saint-Charles, davantage axé sur l'industrie et la construction navale. Ce sera la vocation de la partie basse de la ville à l'époque de la Nouvelle-France qui sera dominée par l'activité du port, des marchés et des commerces attirant la majeure partie de la population qui empiète progressivement sur le fleuve. De son côté, la partie haute de la ville, entourée par les fortifications, allèche l'administration coloniale, les fonctionnaires, les soldats et les communautés religieuses qui y fondent des hôpitaux et des institutions d'enseignement.



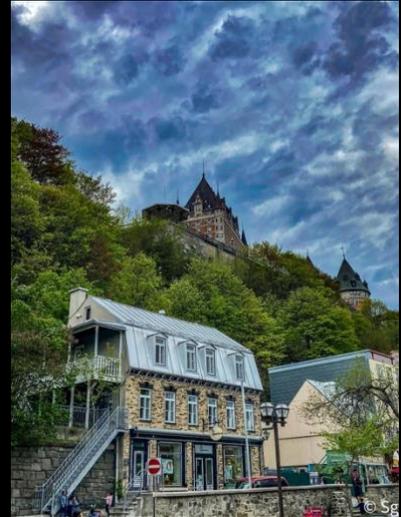
© Fred C. Würtele, 1897, BAnQ

Après une période de relative stagnation suivant la Conquête, le développement de la Basse-Ville prend un nouvel élan grâce au commerce du bois et à l'afflux d'immigrants en provenance des îles Britanniques. Les opérations de remblayage font doubler sa superficie, de nouvelles rues sont ouvertes et la zone portuaire est en pleine expansion. Le secteur est plus que jamais le centre économique de la ville de Québec. On y retrouve les entrepôts des marchands importateurs, le siège des institutions bancaires et compagnies d'assurances, les infrastructures pour l'accueil

¹ Jean Talon, né en janvier 1626 (actuellement Châlons-en-Champagne), et mort le 23 novembre 1694 à Paris, est connu principalement comme le 1^{er} intendant de la Nouvelle-France. Les cinq ans et demi qu'il passe en Nouvelle-France transformèrent de façon déterminante la colonie.

des immigrants, des brasseries et des fonderies. La saison de la navigation amène des milliers de marins de passage et d'immigrants. Le quartier est fréquemment le témoin d'altercations entre la population locale, les Irlandais, les Anglais et les Écossais. Les débits de boisson prolifèrent. Il y en a une quarantaine seulement sur la rue Champlain au milieu du siècle. L'élite commerciale et financière y travaille, mais n'y demeure pas. Elle préfère s'emmurer dans la partie haute, moins tumultueuse et plus près des milieux politique, clérical, militaire et universitaire.

Peu à peu, le quartier se transforme. Au XX^e siècle, les grandes vagues d'immigration sont passées. La fonction du port passe du commerce du bois à celui des grains et l'industrie de la construction navale, qui n'ayant pas pu effectuer la transition du bois à l'acier, disparaît. À la Haute-Ville, également appelée le Quartier latin, le siège du gouvernement a quitté pour le quartier Saint-Louis et l'Université Laval pour Sainte-Foy dans les années 1960. Dans la Basse-Ville, l'environnement se dégrade à partir des années 1940, principalement en raison des incendies et d'un laisser-aller généralisé. Cette dégradation du parc locatif, moins visible dans la partie touristique de la Haute-Ville, amène les habitants à s'exiler dans les banlieues. La population diminue de moitié entre 1901 et 1976, et s'établit depuis à environ 5 500 habitants. Afin de redonner un nouveau dynamisme au quartier, d'importants travaux de rénovation se mettent en branle à partir des années 1970 : rénovation de la Place-Royale, du Vieux-Port et de la rue Dalhousie pour les fêtes de Québec 1534-1984, du secteur du Palais de Justice, de la gare du Palais et création de la place des Canotiers.



De par sa position surélevée, le Quartier latin permet de jeter un œil plongeant sur le fleuve et une partie de la Basse-Ville. Une balade dans ce quartier permet de retracer l'histoire de Québec et de découvrir ses romantiques ruelles, qui furent jadis le rendez-vous incontournable des noctambules. C'est là que la jeunesse se donne rendez-vous dans les années 1970 et 1980. L'axe des rues Saint-Jean, Couillard et de la Fabrique est jalonné de nombreux commerces traditionnels, de bars, de tavernes et de discothèques, mais aussi de restaurants, de cafés et de pubs. Ces années représentent l'âge d'or de la vie nocturne du Vieux-Québec. On va veiller « en ville ». On y retrouve de tout, autant de la musique que des spectacles : rock, progressif, « punk », « new wave », alternatif, chansonnier, reggae, chanson française, blues, jazz, « disco ». On ne peut oublier Le Cercle Électrique, L'Ostradamus, La Cour, Le Figaro, Le Shoelack déchaîné, Le Bistrot et Le Gaulois. Aujourd'hui, ce quartier n'est plus un lieu de vie nocturne. Plusieurs bars ont fait place à de nouveaux commerces pour la plus grande joie des touristes. Il n'en subsiste que quelques-uns qui nous rappellent sans cesse son glorieux passé dont le Pub Saint-Alexandre, le Pub Saint-Patrick, le D'Orsay et le Bar Ste-Angèle.



Montcalm

Le quartier Montcalm est délimité à l'est par l'avenue de Salaberry, au nord par le coteau Sainte-Geneviève, à l'ouest par l'avenue Belvédère et au sud par la partie du parc des Champs-de-Bataille comprise entre la Grande Allée et les avenues Briand, George-VI, Ontario et De Laune. Il est formé d'une partie de la paroisse Saint-Jean-Baptiste (partie de l'ancienne paroisse Saint-Dominique, Notre-Dame-du-Chemin et Saints-Martyrs-Canadiens) et d'une partie de la paroisse du Très-Saint-Sacrement.



© Fonds W.B. Edwards Inc., AVQ, N024436

Le quartier Montcalm a également une longue histoire. Son territoire est formé de terrains qui ont été concédés dès le XVII^e siècle. En même temps, les premières voies de communication, somme toute assez rudimentaires, apparaissent : la Grande Allée, le chemin Sainte-Foy et le chemin Belvédère. Considéré comme ce qui était la banlieue de Québec, cet immense territoire est presque entièrement la propriété de l'ingénieur Jean Bourdon, des Ursulines² et des Augustines et conserve pendant plus d'un siècle une vocation agricole. C'est dans cette campagne très peu peuplée que se déroule en 1760 la bataille de Sainte-Foy, la dernière victoire française avant la capitulation de la Nouvelle-France.

Après la Conquête, les religieuses conservent leurs terres, mais de nouveaux propriétaires acquièrent les propriétés issues du morcellement progressif du domaine de Jean Bourdon. Au début du XIX^e siècle, quelques membres de l'élite anglophone en profitent pour y construire de vastes villas situées en retrait du chemin Sainte-Foy et de la Grande Allée. Un nouveau morcellement de ces grandes propriétés amène l'apparition de villas plus modestes, dont plusieurs subsistent encore aujourd'hui, le long de ces deux artères. Un premier noyau urbain se développe vers 1830 avec le village de Mont-Plaisant ou faubourg Guénette, dans un quadrilatère formé des rues Cartier, de Bougainville, Crémazie et du chemin Sainte-Foy.

La municipalité de la paroisse de Notre-Dame-de-Québec-banlieue est créée en 1872. Elle s'étend de l'avenue de Salaberry jusqu'à ce qui correspond aujourd'hui à l'avenue Painchaud. Au tournant du XX^e siècle, des communautés religieuses, autant masculines que féminines, acquièrent des villas en bordure du chemin Sainte-Foy qu'ils agrandissent et transforment en maisons consacrées à l'enseignement, au soin des malades ou pour les retraites fermées. À la même époque, les Augustines et les Ursulines procèdent au lotissement de leurs terres. La municipalité accède au statut de ville en 1908 sous le nom de Ville-Montcalm et compte près de 1 500 habitants. Par des mesures restrictives empêchant l'implantation d'industries et favorisant la construction de résidences de qualité, elle veut attirer les classes moyennes et aisées. Endettée, Ville-Montcalm est annexée à la ville de Québec



² Par les Relations qu'ils publient au XVII^e siècle, les missionnaires jésuites font naître des vocations en France et suscitent un engouement spirituel pour la Nouvelle-France. Les Ursulines de Tours et les Augustines de Dieppe répondent à l'appel de renforts. Le 1^{er} août 1639, trois religieuses de chaque communauté débarquent à Québec pour ériger de nouvelles institutions dans la colonie. Les Augustines ouvrent d'abord un hôpital destiné aux Autochtones (l'Hôtel-Dieu) dans la mission de Sillery avant de le déplacer quelques années plus tard à Québec, où elles soignent également les colons.

cinq ans plus tard et prend le nom de quartier Belvédère, puis Montcalm en 1916. Le vœu des premiers administrateurs est exaucé. Avec la construction domiciliaire qui va bon train et un réseau de tramway efficace, la petite bourgeoisie s'installe dans le quartier qui devient rapidement saturé dans les années 1950. Une zone commerciale se développe d'abord sur le chemin Sainte-Foy puis s'étend ensuite sur la rue Cartier, le boulevard René-Lévesque et les rues Crémazie et Aberdeen. La majeure partie des rez-de-chaussée des résidences de la rue Cartier est progressivement transformée en commerces de toutes sortes. En 1988, le quartier est amputé de la partie ouest qui devient le quartier Saint-Sacrement.



Contrairement aux autres quartiers centraux de la Haute-Ville qui connaissent une diminution de population dans les années 1960 et 1970, celui de Montcalm se maintient bon an mal an autour de 13 000 habitants. C'est un quartier assez particulier par sa position centrale entre les quartiers populaires de Québec et ceux considérés à tort ou à raison comme étant plus luxueux. Faisant la jonction entre les quartiers Saint-Jean-Baptiste et l'ancienne ville de Sillery, Montcalm a hérité de l'ambiance socio-économique de ces deux quartiers. Sa proximité avec le quartier Saint-Jean-Baptiste (cinq minutes à pied), le calme de ses rues, ses parcs et surtout sa mixité socioculturelle, lui donne un cachet des plus uniques. Depuis 2013, l'identité du quartier Montcalm est axée sur les arts. Même s'il demeure un quartier plutôt résidentiel (et plutôt huppé), il offre cependant quelques attraits incontournables. Plus de 200 établissements commerciaux des plus diversifiés y ont pignon sur rue. La vie nocturne se déroule exclusivement sur la rue Cartier, quoique dans une autre époque certains bars logeaient sur le chemin Sainte-Foy. Le bar La Grande Hermine a été de 1961 à 1994 : le rendez-vous des notables de la Haute-Ville. Les années 1980 voient notamment apparaître L'Ainsi-Soit-Il, L'Excalibur et Le Merlin puis Le Quartier de Lune est ouvert en 1991. Aujourd'hui, on retrouve le bar Jules et Jim, présent depuis 1978, le Pub Galway depuis 1997 et des restos-bars comme le Blaxton (succédant au Merlin et Turf) et le Rideau Rouge.



Saint-Jean Baptiste | Colline parlementaire

Le quartier Saint-Jean-Baptiste, sis sur le promontoire de Québec, est délimité à l'est par l'avenue Honoré-Mercier, au nord par la falaise et le coteau Sainte-Geneviève, à l'ouest par l'avenue et la côte de Salaberry et au sud par le boulevard René-Lévesque et un tracé empruntant les rues de la Chevrotière, Jacques-Parizeau, de Claire-Fontaine et la Grande Allée jusqu'à l'avenue de Salaberry. Il est formé des anciennes paroisses de Saint-Jean-Baptiste, Saint-Vincent-de-Paul et d'une partie de Saint-Cœur-de-Marie. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, il correspond au faubourg Saint-Jean et à la partie nord-ouest du faubourg Saint-Louis ou du quartier Montcalm originel.



Le « faubourg » Saint-Jean-Baptiste est le quartier grano-chic effervescent, plaque tournante de la jeunesse, des écolos et des artistes de tout acabit. C'est un quartier au charme authentique, célèbre pour son église et sa belle vue sur la Basse-Ville. Ce haut lieu de Québec se découvre par la Basse-Ville en empruntant l'escalier Lépine qui fait la jonction entre la rue Saint-Vallier Est dans Saint-Roch jusqu'au bas de la rue Saint-Augustin. Les plus sportifs effectueront la montée avec facilité d'ailleurs, d'autres devront reprendre leur souffle! Québec possède en outre plus de **30 escaliers** entre la Basse-Ville et la Haute-Ville. Après avoir traversé les incontournables rues du faubourg, le visiteur arrive sur la rue Saint-Jean et ses mythiques bars et cafés dont Le Sacrilège, le Fou-Bar et le Pub Nelligan's. L'amateur de soirées endiablées s'arrêtera aux salles de spectacles et bars environnants. La balade peut également se poursuivre en descendant la rue Saint-Jean vers le quartier historique du Vieux-Québec. Toujours sur la rue Saint-Jean, le promeneur appréciera les vitrines créatives et tendances des commerces. Quartier cosmopolite, Saint-Jean-Baptiste est un quartier paisible, mais aussi animé pour les nuitards et les pauses gourmandes. Le romantisme désuet qu'on y trouve en réjouira plus d'un. C'est un lieu vraiment attrayant et singulier de Québec. Il ne faut pas hésiter à s'éloigner de la rue principale pour arpenter les petites rues, entre autres en visitant le cimetière Saint-Matthew. Par jour de beau temps, nous avons vraiment envie de nous perdre dans ce joli quartier plein de surprises! Une visite s'impose pour ce quartier chargé d'histoire et de beauté...

L'histoire du quartier Saint-Jean-Baptiste est aussi tapissée de perturbations qui ont ralenti son développement ou bouleversé sa trame urbaine. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les terres situées sur le coteau Sainte-Geneviève sont entre les mains de quelques propriétaires, notamment des communautés religieuses, et sont consacrées à l'agriculture. L'augmentation de la population de la ville de Québec et la présence des chantiers navals au Cul-de-Sac puis sur les bords de la rivière Saint-Charles amènent une hausse du nombre d'artisans et de journaliers qui s'installent dans les nouveaux faubourgs. À la Haute-Ville, le débordement s'effectue d'abord à l'extérieur des fortifications, à la hauteur de la rue Saint-Jean où l'on retrouve une vingtaine de maisons en 1740. Le nouveau faubourg progresse vers l'ouest, mais les premières habitations à proximité des fortifications sont détruites et reconstruites quelques fois pour des raisons défensives (reconstruction des fortifications plus à l'ouest, menaces américaines après l'invasion de 1775, aménagement d'un glacis au début du XIX^e siècle). L'espace libéré devant les fortifications afin de voir venir l'ennemi correspond à la place D'Youville actuelle. **En 1791**, le faubourg est composé de **171 maisons et de 845 habitants**. L'expansion continue grâce à l'activité économique axée, à partir de la première décennie du XIX^e siècle, sur le commerce du bois et la



L'expansion continue grâce à l'activité économique axée, à partir de la première décennie du XIX^e siècle, sur le commerce du bois et la

construction navale. Le faubourg déborde au sud jusqu'à la Grande Allée et donne naissance au faubourg Saint-Louis avec la rue Saint-Patrice comme délimitation. En 1835, le marché Berthelot devient la place centrale autour de laquelle s'articule la vie sociale et économique des deux faubourgs. Malgré trois incendies majeurs qui détruisent une bonne partie des faubourgs en 1845, 1876 et 1881, et l'expansion bloquée au-delà des rues de Claire-Fontaine et Sutherland en raison du système défensif mis en place (tours Martello), la population du quartier avoisine les 20 000 personnes en 1871. La présence militaire n'est pas sans amener des désordres dans les faubourgs. Il vaut mieux ne pas sortir le soir venu de peur de rencontrer quelques soldats ou marins en état d'ébriété. De plus, le secteur est reconnu à l'époque pour ses nombreuses maisons mal famées où les activités de prostitution³ vont bon train. La population, composée de Canadiens français et d'Irlandais, principalement de petits commerçants, de journaliers et d'ouvriers, demande alors à la Ville la construction de liens afin de faciliter le passage de la haute à la Basse-Ville. Dans le faubourg Saint-Jean, ces doléances se traduisent par la construction des escaliers Lépine, du Faubourg et Badelard qui permettent aux travailleurs de se rendre aux industries du cuir et de la chaussure situées au bas de la falaise, dans les paroisses Saint-Roch et Jacques-Cartier.

Au XX^e siècle, le quartier devient plus autonome. Avec le déclin de l'industrie de la chaussure et l'essor de



la construction domiciliaire, les habitants travaillent de plus en plus dans les entreprises locales. Un commerce ou un service pousse à tous les coins de rue : épicerie, magasin de marchandises sèches, tailleur, forgeron, boulanger, boucher, laitier sans oublier l'industrie du tabac et les nombreux contractants. Mais le quartier vieillit mal. Les maisons qui ont survécu à l'incendie de 1881 ont été négligées. Elles sont mal chauffées et mal isolées. Des taudis et des « nics à feu » apparaissent ici et là, ce qui provoque des incendies, assez fréquents dans les années 1950

et 1960. Des trous apparaissent dans la trame urbaine et certains lots de terrains restent vacants pendant des dizaines d'années. Les bouleversements des années 1960 et 1970 ont également pour conséquence le dépeuplement du quartier. Le prolongement du boulevard Saint-Cyrille (René-Lévesque Est), la construction de l'autoroute Dufferin-Montmorency (avenue Honoré-Mercier), du Centre des Congrès, des hôtels Hilton et de l'Auberge des Gouverneurs, du Complexe G (Marie-Guyart), du Grand Théâtre et de l'édifice de la Capitale (Banque Nationale), amènent plus de 1 200 démolitions dont plusieurs dans l'ancien faubourg Saint-Louis. Le quartier est désormais amputé de la partie comprise entre les fortifications et la nouvelle autoroute. Les familles qui habitaient le quartier depuis des générations disparaissent ou le quittent pour la banlieue. Une nouvelle génération s'installe. Les « baby-boomers », étudiants et jeunes professionnels, la plupart provenant de l'extérieur du quartier, acquièrent des propriétés en décrépidité et procèdent à d'importantes rénovations dans les années 1970 et 1980. La rue Saint-Jean continue d'être la principale rue commerciale. Des bars naissent et la jeunesse s'y réunit en voulant changer le monde : Le Faubourg et Chez son père puis le Fou-Bar, Le Sacrilège, L'Étrange, L'Improviste. Sans parler de village, une communauté **LGBT** s'installe progressivement. Le Ballon Rouge ouvre en 1972, puis Le Drague et L'Amour Sorcier. Aujourd'hui, la population du quartier est assez diversifiée. On retrouve des personnes de tout âge, des jeunes familles, des retraités, des étudiants et de jeunes professionnels de toutes les classes sociales. En plus des vénérables Drague, Fou-Bar et Sacrilège, on retrouve dans le quartier la Ninkasi du Faubourg, Le Projet, Le Bateau de nuit, La Faucheuse, La Buvette Scott et le Pub Nelligan's.

³ En 1805, la capitale ne compte pas moins de 74 maisons de prostitution, dont 43 dans le seul faubourg Saint-Jean surnommé le « Brass Castle ». Ce n'est qu'en 1913 que Québec adoptera un règlement interdisant les maisons closes.



Bar La Faucheuse

© Sg



Le Drague

Sabrine G.



Eglise Saint-Jean Baptiste

Sabrine G.

Colline parlementaire

Le secteur de la colline Parlementaire est délimité à l'est par l'avenue Honoré-Mercier et les fortifications jusqu'à la falaise, au nord, par une ligne suivant le boulevard René-Lévesque Est, les rues de la Chevrotière, Jacques-Parizeau, de Claire-Fontaine, la Grande Allée, les avenues Briand, George-VI et Ontario, à l'ouest par une ligne au-dessus du tunnel de la Compagnie des chemins de fer nationaux du Canada qui débouche à l'Anse au Foulon et au sud par la falaise. Il est formé d'une partie de la paroisse Saint-Dominique et de l'ancienne paroisse Saint-Cœur-de-Marie. Au XIX^e siècle, il correspond au secteur nord du faubourg Saint-Louis puis du quartier Montcalm originel. La colline Parlementaire présente une haute densité d'immeubles gouvernementaux (incluant le Parlement du gouvernement du Québec), les fameuses plaines d'Abraham et évidemment la Grande Allée, jonchée de quelques boîtes de nuit en vogue, de bars et d'excellents restaurants.



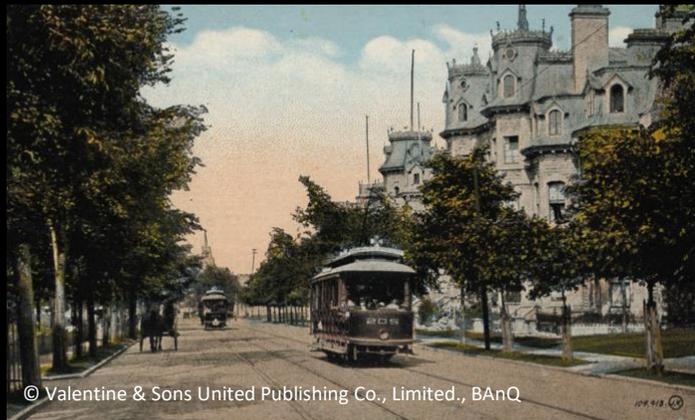
Durant le Régime français, les terrains situés sur le plateau, à l'ouest de la ville fortifiée, ont une vocation agricole. Déjà au XVI^e siècle, un chemin est tracé. La Grande Allée relie la ville à Sillery et à Cap-Rouge. Après la Conquête de 1760, pour des considérations stratégiques, l'armée britannique acquiert d'énormes parcelles de terre de particuliers et de communautés religieuses sur ce qu'on appelle alors les « hauteurs de Québec ». Le faubourg Saint-Jean, situé à l'extérieur des murs de la ville, empiète dès le début du XIX^e siècle au nord de la rue Saint-Jean et le faubourg Saint-Louis prend progressivement forme. Dans le premier tiers du siècle, il s'y installe majoritairement une population ouvrière d'origine irlandaise. Le nouveau faubourg est cependant freiné dans son développement par des impératifs de défense à la hauteur de la rue Saint-Amable (actuelle rue Jacques-Parizeau). À l'exception de quelques domaines sur la Grande Allée appartenant à de riches familles, aucun développement sur le plateau ne s'effectue jusqu'au départ de l'armée britannique en 1871. On assiste alors au débordement du faubourg Saint-Louis au-delà de la rue Saint-Amable. Le long de la Grande Allée devient propice à l'établissement des élites bourgeoises et des communautés religieuses qui fuient l'exiguïté de la vieille ville pour des espaces plus verdoyants. L'incendie de 1876, qui détruit une bonne partie du faubourg entre la rue d'Artillerie (boulevard René-Lévesque Est) et la Grande Allée, favorise la relocalisation du Parlement sur le plateau qui amène du même coup un réaménagement de la Grande Allée, où hommes politiques et riches commerçants se font construire de luxueuses maisons de style victorien, et la création du parc des Champs-de-Bataille. Malgré la reconstruction du secteur incendié, il s'amorce une reconfiguration du secteur qui nécessitera la démolition de nombreuses maisons et qui s'étendra sur plus d'un siècle. La place prise par la construction d'édifices gouvernementaux se fait sentir dès les années 1910. À la fin des années 1960, à la suite du prolongement du boulevard Saint-Cyrille par la rue d'Artillerie et notamment par la construction de l'édifice Marie-Guyart (Complexe G), l'ancien espace habité compris entre l'avenue Dufferin (avenue Honoré-Mercier), les rues d'Artillerie, de la Chevrotière et Saint-Amable disparaît pour faire place à une colline Parlementaire tournée vers le modernisme. L'espace habité se retrouve désormais confiné entre la Grande Allée et le parc des Champs-de-Bataille et accueille une population aisée. La transformation de la trame urbaine amène également son lot d'institutions financières, firmes de professionnels et autres compagnies.



La concentration de milliers de travailleurs dans un espace aussi restreint est propice au développement commercial du quartier. Dans les années 1970, la Grande Allée se transforme profondément. Des restaurants, des boutiques, des hôtels et des boîtes de nuit s'installent dans les luxueuses demeures qu'occupaient auparavant les élites bourgeoises de la capitale. Les bars-discothèques attirent davantage les jeunes des banlieues que les bars du Vieux-Québec, de Saint-Jean-Baptiste ou de la Basse-Ville. La Renaissance et Le Dagobert naviguent, sur la popularité de la musique « disco » puis dans les années 1980, L'Ombre Jaune et Le Vogue (sur la rue d'Artigny), Le Palace Club, Le *Midnight Express* (ou L'Express de Minuit), Les Cents-Ciels (ancienne Renaissance) font danser les amateurs de « dance music », d'alternatif et de reggae. L'offre de service s'est diversifiée. Le Dagobert survit, mais est accompagné de L'Ozone et de plusieurs restos-bars et microbrasseries, dont Les 3 Brasseurs et L'Inox qui fait figure de chef de file depuis son ouverture en 87. À noter que les icônes du « nightlife », le Maurice Nightclub et le Charlotte Ultra Lounge, ont fermé leur porte en novembre 2017.



© Le Soleil, le Maurice, 1987



© Valentine & Sons United Publishing Co., Limited., BAnQ

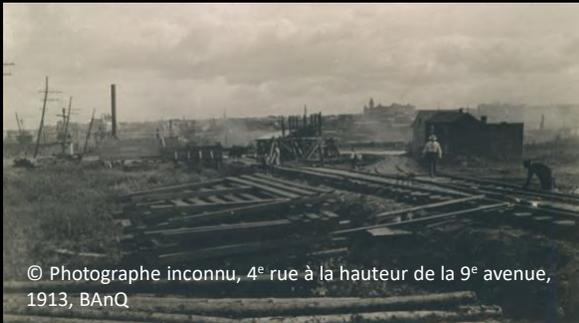


© Sabine G.

Vieux-Limoilou

Le Vieux-Limoilou forme avec les quartiers Lairet et Maizerets ce qu'il convient d'appeler le grand Limoilou. Il est délimité à l'est par une ligne suivant l'autoroute Dufferin-Montmorency et la voie ferrée de la Compagnie des chemins de fer nationaux du Canada, au nord par le boulevard Wilfrid-Hamel, l'avenue Eugène-Lamontagne, et la 18^e rue, à l'ouest par l'autoroute Laurentienne et au sud par la rivière Saint-Charles. Il comprend également les terrains de l'usine Stadacona de Papiers White Birch. Il est formé par une partie de la paroisse Notre-Dame-de-Rocamadour (partie des anciennes paroisses Saint-Charles, Saint-Fidèle-de-Sigmaringen et Saint-Zéphirin-de-Stadacona, et des anciennes paroisses de Saint-François-d'Assise et de Saint-Esprit) et d'une partie de la paroisse Saint-Pascal-Baylon.

L'histoire du Vieux-Limoilou remonte dès les premières incursions européennes en Amérique du Nord. C'est lors de son deuxième voyage en 1535 que Jacques Cartier s'engage dans la rivière Saint-Charles qu'il nomme Sainte-Croix et que les Amérindiens appelaient « Kabir Kouba ». Il construit un fort au confluent de cette rivière et de la rivière Lairet afin d'y passer l'hiver. L'endroit serait situé un peu en aval de l'emplacement présumé du village iroquoien de Stadaconé. Ce territoire fut donc pendant de nombreuses années un terrain de chasse et un site de pêche pour les populations autochtones. Cartier quitte le



© Photographe inconnu, 4^e rue à la hauteur de la 9^e avenue, 1913, BAnQ

territoire l'année suivante et Stadaconé disparaît quelques années plus tard à la suite des guerres amérindiennes. Il faut attendre le retour des Français au début du XVII^e siècle pour que le territoire s'ouvre à la colonisation alors que les Jésuites se font concéder la seigneurie de Notre-Dame-des-Anges. Bornée à l'ouest par le ruisseau Saint-Michel (autoroute Laurentienne), à l'est par la rivière Beauport, au sud par la rivière Saint-Charles et au nord par le contrefort des montagnes, la seigneurie se développe rapidement

sur deux axes principaux : le chemin de Charlesbourg (1^{re} avenue) et le chemin de Beauport (chemin de la Canardièrre). À l'époque de la Conquête anglaise, le territoire est entièrement concédé et plus de 500 personnes y vivent. La seigneurie devient la propriété de la Couronne en 1800 et les immigrants britanniques acquièrent de vastes terres agricoles qu'ils mettent à profit. Au milieu du XIX^e siècle, la rive sud de la rivière Saint-Charles se transforme peu à peu. Avec l'accroissement du commerce du bois et de la construction navale, les familles propriétaires de ces domaines se tournent vers ces secteurs économiques et de petites industries connexes viennent rejoindre les anses à bois et les chantiers navals. Des villages naissent : Hedleyville, Parkeville, Smithville, Gros-Pin, La Canardièrre et New Waterford. Ils sont peuplés par des ouvriers et des journaliers attirés par cet essor industriel et qui font face aux problèmes de logement engendrés par l'incendie du quartier Saint-Roch de 1845. Plusieurs travaillent dans la construction navale, mais d'autres trouvent de l'emploi dans les moulins à scie, les entrepôts, les abattoirs, les corderies et les briqueteries. Ces villages font partie depuis 1862 de la municipalité de Saint-Roch-de-Québec-Nord, entité qui englobe alors la municipalité de Saint-Malo. En 1893, l'accroissement de la population commande la création de la municipalité autonome de Limoilou qui compte environ 1 500 habitants.



© Photographe inconnu, Moulin de l'Anglo Canadian Pulp & Paper Mills Ltd, ca 1927

Limoilou est encore en grande partie un territoire rural au début du XX^e siècle. Néanmoins, la nouvelle municipalité se dote d'un aqueduc, du tramway et de nouvelles rues sont ouvertes à l'instigation de promoteurs immobiliers qui achètent les grandes propriétés agricoles. À la suite de l'annexion à la ville de Québec en 1909, le quartier se développe rapidement et attire plusieurs ouvriers et jeunes professionnels. La population passe de 9 000

habitants en 1921 à 26 000 en 1931 et la partie située au sud de la 18^e rue est déjà construite. L'Anglo Canadian Pulp and Paper Mills Limited (Papiers White Birch) est alors le plus important employeur du quartier qui offre un excellent compromis entre la ville et la campagne pour les jeunes familles qui y retrouvent de larges rues bordées d'arbres et des logements spacieux et éclairés. La population décline à partir de 1960. Les enfants issus du *baby-boom* quittent le quartier pour s'établir dans les nouvelles banlieues et les industries pour les parcs industriels. Les efforts effectués par l'administration municipale pour attirer de nouvelles familles par d'importants investissements portent fruit dans les années 1980.



Le quartier renaît grâce à la revitalisation de la 3^e avenue, aux améliorations apportées à la 1^{re} avenue et au boulevard des Capucins, à la renaturalisation des berges de la rivière Saint-Charles, à la rénovation des logements et au verdissement des ruelles. Des activités sont mises en place afin de solidifier les relations entre les citoyens et de rehausser le sentiment d'appartenance au quartier, notamment par le Grand Bazar des ruelles et l'International de pétanque du Vieux-Limoilou. On peut sans aucun doute affirmer que Limoilou grouille de vie depuis quelques années. C'est un quartier ragaillardi sous la fumée de l'incinérateur municipal et de l'usine Stadacona. Des travailleurs, des familles, des étudiants et des touristes s'y croisent toute l'année dans une ambiance conviviale et décontractée dans les nombreux cafés, restaurants et bars, presque tous concentrés sur l'artère principale qu'est devenue la 3^e avenue. Au fil d'une balade, le visiteur peut, entre autres, découvrir le parc Cartier-Brébeuf, les commerces de proximité, les églises et la vie limouloise. Il se laissera prendre sous le charme des petits traiteurs-restaurants qui servent des exclusivités à bon prix. C'est un quartier fortement animé, de jour comme de nuit, et dans lequel il faut s'imbiber... nous ne dirons pas juste « d'alcool »! Longtemps le Vieux-Limoilou a été le parent pauvre de la ville de Québec en ce qui a trait au nombre de bars en activité. La vie nocturne se tenait principalement en Haute-Ville. Les années 1980 et 1990 ont vu surgir le Bar Univers, Le Bal du Léopard et L'Ozone (L'Autre Zone) et d'autres débits de boisson pas toujours recommandables. Aujourd'hui, l'offre de service s'est diversifiée. Le Bal du Léopard est installé sur la 3^e avenue depuis 1985 et côtoie Le Pub Limoilou, le Pub La Chope de 50 ans d'âge et Le Quartier de Lune 2.0 (alias L'Ozone). Sur le chemin de la Canardière, on retrouve le pub La Souche.



Saint-Sauveur

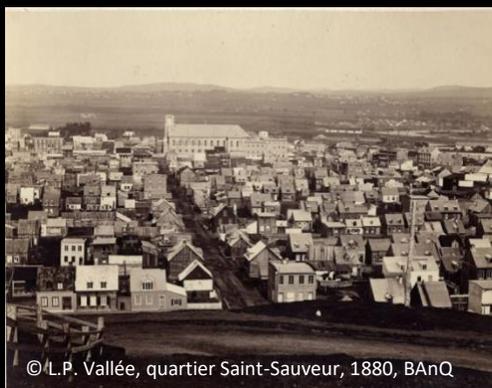
Le quartier Saint-Sauveur est délimité à l'est par le boulevard Langelier, la rue des Commissaires, l'avenue Simon-Napoléon-Parent et le parc Victoria, au nord par la rivière Saint-Charles, à l'ouest par l'avenue Saint-Sacrement et au sud par la falaise. Il comprend également une partie du parc industriel Jean-Talon. Il est formé d'une partie de l'ancienne paroisse Saint-Roch et des vieilles paroisses de Saint-Sauveur, Notre-Dame-de-Grâce, Sacré-Cœur-de-Jésus, Saint-Joseph, Saint-Malo et Notre-Dame-de-la-Pitié.

Ce sont d'abord aux communautés religieuses que l'on concède les terres qui s'installent sur le territoire au XVII^e siècle. Dès 1620, les Récollets y construisent un couvent et une chapelle. Les religieuses augustines de l'Hôtel-Dieu acquièrent ensuite une bonne partie du territoire puis, en 1693, celles de l'Hôpital général convertissent l'ancien couvent des récollets en hôpital pour les pauvres et les invalides. Aucun développement significatif ne survient jusqu'au début du XIX^e siècle et les voies de communication sont encore à l'état embryonnaire.



© Photographé inconnu, Boul. Langelier, Hôpital général, 1940, BANQ

On retrouve la rue Saint-Vallier qui suit le parcours de la rivière Saint-Charles et mène à L'Ancienne-Lorette, le chemin qui conduit à l'Hôpital général et qui deviendra le boulevard Langelier et la côte Sauvageau, aujourd'hui disparue, qui relie la Haute-Ville et la Basse-Ville en s'infiltrant à travers la falaise jusqu'à l'actuelle rue de Mazenod. Le développement du territoire ne prend son envol que dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Dans les années 1840, il est partagé par les deux communautés augustines, les Ursulines et le notaire Michel Sauvageau qui fait construire une villa au bas du coteau Sainte-Geneviève. L'urbanisation qui s'ensuit est en premier lieu provoquée par la saturation du quartier Saint-Roch densément peuplé par les ouvriers des chantiers navals de la rivière Saint-Charles et les travailleurs du port. De plus, l'incendie de 1845 qui ravage presque entièrement ce quartier amène la population, généralement peu fortunée, à reconstruire au-delà des limites de la ville où ils peuvent échapper aux réglementations en matière de construction domiciliaire et aux taxes municipales. Deux noyaux résidentiels se développent rapidement après le sinistre. Le village de Boisseauville apparaît sur la propriété que Pierre Boisseau a acquise de Michel Sauvageau en 1845, entre les actuelles rues Bayard et de Mazenod. À l'est, sur le fief des religieuses de l'Hôpital général, émerge le faubourg Saint-Vallier. Les religieuses de l'Hôtel-Dieu emboîtent le pas sur leur propriété à l'ouest de Boisseauville, jusqu'à la rue Montmagny. Après le feu qui ravage la majeure partie du quartier en 1866, les Ursulines lotissent à leur tour leur propriété à l'ouest de la rue Montmagny et le village de Sainte-Angèle prend forme.



© L.P. Vallée, quartier Saint-Sauveur, 1880, BANQ

Le village de Saint-Sauveur est constitué en 1872 dans ses limites originelles, soit le boulevard Langelier à l'est et la rue Marie-de-l'Incarnation à l'ouest. À la suite d'un autre désastreux incendie en 1889 qui détruit près de 600 maisons et le tiers du village, les citoyens acceptent l'annexion à la ville de Québec. Rapidement, la qualité de vie augmente grâce à l'amélioration du réseau d'aqueduc, de la présence des services de police et de pompier et de l'éclairage des rues. La rue Saint-Vallier Ouest devient la principale artère commerciale et le village de Saint-Malo (Sainte-Angèle) est annexé à son tour à la ville en 1908 puis intégré au quartier en

1929. À l'ouest de la rue Marie-de-l'Incarnation, on assiste progressivement à l'implantation d'une zone industrielle. Le parc industriel Saint-Malo devient en 1946 le premier du genre à Québec. Après avoir atteint un sommet de 40 000 habitants dans les années 1940, Saint-Sauveur perd peu à peu dans les décennies suivantes la moitié de sa population qui migre vers les nouveaux secteurs en expansion au nord de la rivière Saint-Charles.

La saignée atteint également les commerçants qui ne peuvent résister à l'apparition des grands centres commerciaux. Longtemps le lieu de résidence d'une population ouvrière à revenu modeste, Saint-Sauveur voit son visage se transformer dans les années 1980. Plusieurs communautés culturelles s'y installent, suivies de jeunes familles et d'étudiants. Ses 16 000 habitants font majoritairement partie de la classe moyenne, quoique le quartier abrite également une population défavorisée bien soutenue par les organismes communautaires.

La principale rue commerciale demeure la rue Saint-Vallier Ouest, tapissée de commerces de toutes sortes. On peut y retrouver des boulangeries, restaurants aux saveurs du monde très prisés d'ailleurs, boutiques de linges, designers, tatoueurs, bars, tavernes et une nouvelle microbrasserie (Le Griendel). Le quartier peut s'enorgueillir de la présence du parc Victoria et de la rivière Saint-Charles qui, avec son charme romantique suranné, offre un espace vert fortement fréquenté par les gens du quartier ainsi qu'une belle piste cyclable. Une visite s'impose pour s'imprégner de la vie de ce quartier sans chichi et fortement densifié qui possède en son sein tous les ingrédients nécessaires pour agrémenter vos soirées nocturnes. C'est un quartier qui mérite le détour et les visiteurs tomberont sous le charme de ce lieu unique à Québec, entre autres en visitant de vénérables institutions comme la Taverne Jos Dion établie depuis 1933 et le Pub Chez Girard.



Saint-Roch

Le quartier Saint-Roch est délimité au sud par la falaise et le coteau Sainte-Geneviève, au nord par la rivière Saint-Charles, à l'est par l'autoroute Dufferin-Montmorency et à l'ouest par le boulevard Langelier, les rues des Commissaires et Saint-Anselme et le parc Victoria. Il est formé des anciennes paroisses Saint-Roch, Jacques-Cartier et d'une partie de Notre-Dame-de-la-Paix.

Ce sont les Récollets qui occupent en premier lieu le territoire qui deviendra le quartier Saint-Roch. Dès 1620, ils construisent un monastère sur les bords de la rivière Saint-Charles. Le terrain passe ensuite aux mains des religieuses de l'Hôpital général en 1692 et les Récollets s'établissent plus à l'est. D'autres propriétaires se partagent le territoire dont les Jésuites et Guillaume Couillard et ses descendants. Le quartier conserve en majeure partie une vocation agricole et, à la fin du Régime français, les projets concernant le faubourg Saint-Roch prévoient le développement d'un espace à vocation résidentielle où s'installeraient des artisans et des ouvriers.



Le quartier se développe très lentement jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Un premier noyau d'habitations prend forme au bas de la falaise, le long de la rue Saint-Vallier. Il faut cependant attendre le XIX^e siècle pour qu'affluent les travailleurs, attirés par la vingtaine de chantiers navals établis sur les bords de la rivière Saint-Charles. D'une production annuelle de 8 navires en 1808, la production passe à 75 navires entre 1871 et 1880 et près de la moitié de la population vit de cette industrie. En même temps, les communautés religieuses lotissent

leurs propriétés facilitant ainsi la construction domiciliaire, et, malgré l'épidémie de choléra de 1832 qui décime 20 % de la population du quartier et l'incendie de 1845 qui laisse 1 200 personnes sans abri, la population atteint les 7 300 personnes en 1873.

À la suite du déclin des chantiers navals, le faubourg Saint-Roch devient un pôle important du commerce de détail et de grands magasins s'implantent sur la rue Saint-Joseph, stimulés par l'arrivée du tramway et le terminus du chemin de fer. En même temps, on assiste à l'essor de l'industrie du cuir et de la chaussure.

Des dizaines de fabriques de chaussures et de tanneries s'installent sur la rue Arago et les rues avoisinantes, faisant de la ville de Québec la championne dans la fabrication de chaussures au Canada. L'âge d'or du quartier perdure jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. L'industrie du cuir agonise lentement et les autres industries migrent vers les nouveaux parcs industriels. Avec l'apparition des grands centres commerciaux, la rue Saint-Joseph devient moribonde malgré la construction d'un mail couvert. Le parc immobilier se dégrade et les résidents partent pour la banlieue. Le quartier s'appauvrit et perd la moitié de sa population entre 1961 et 1981, particulièrement en raison de



la construction de l'autoroute Dufferin-Montmorency qui défigure le quartier et crée une zone tampon qui l'isole de la gare ferroviaire, de la zone portuaire et du quartier touristique. Le quartier devient mal famé, des activités illicites s'y déroulent et une insécurité relative y règne. Il faut attendre les années 1990 pour que l'administration municipale entreprenne la rénovation et la revitalisation du quartier, principalement aux abords du quadrilatère formé des rues de la Couronne, Charest, de la Chapelle et Saint-Vallier, où niche un stationnement entouré d'édifices désuets. Dans cet espace, on crée le jardin Jean-Paul L'Allier et le siège social de l'Université du Québec et deux de ses composantes y prennent place. On démolit le Mail

Centre-Ville pour redonner la rue Saint-Joseph aux citoyens. Au sud, on rénove les édifices du côté nord de la côte d'Abraham et à l'ouest, l'édifice de la Dominion Corset accueille l'École des arts visuels de l'Université Laval et les anciennes fabriques de chaussures sont converties en immeubles à logements. Plusieurs entreprises de création de jeux vidéo s'installent sur le boulevard Charest et les services d'hôtellerie et de restauration n'ont rien à envier aux autres quartiers de la ville.



Grâce à cette revitalisation, le quartier Saint-Roch peut désormais se réclamer de « nouvo centre-ville » avec ses petits airs BCBG. Il ne s'avère pas seulement un quartier attrayant pour les promeneurs, mais aussi pour les fêtards attirés par la vie nocturne avec ses bars et cafés branchés.

C'est un quartier où la démographie est en constante évolution, ce qui a entraîné dans son sillage, les boulangeries et autres magasins offrant un service spécialisé. Situé au centre-ville de Québec, bien ancré entre les quartiers Saint-Jean-Baptiste, Saint-Sauveur et Limoilou, Saint-Roch est devenu un haut lieu de sortie puisque nous

y retrouvons des salles de spectacles, bars et cabarets de renommée à la croisée des chemins entre héritage historique et modernité. Les bars y sont nombreux et contribuent à la vie du quartier. On y retrouve trois microbrasseries, La Korrigane, le Noctem et La Barberie et quelques bars et pubs dont La Cuisine, le Scanner Bistro, Les Salons d'Edgar, le Pub du Parvis, nouvellement le London Jack, Le Vox, et tout récemment, La Boîte de Nuit, succédant aux défunts bars Le Cercle et Le D'Auteuil 2.0.



Centre Chinois de Québec au 617, rue Saint-Vallier, acquis en 1944 par Woo Fook Soo, Wang Him et Hip Fook Ing.

